

PHOTOGRAPHER AU PLUS PRÈS

MARS

« Ailleurs, dans des villes moyennes, dans des zones résidentielles, la manière d'habiter le monde et de tenir son corps dans l'espace public n'est pas la même. Cette jeunesse, elle est vivante, vraiment vivante. Elle a une noblesse que je trouve particulièrement visible ici. »
Yohanne Lamoulère, amie de longue date de CQFD, vient de publier « Faux bourgs », aux éditions du Bec en l'air. Elle y dresse, accompagné de textes d'Alèssi Dell'Umbria, Soly M'Baé, Manu Théron, Sam Karpينيا et IAM, le délicat portrait d'une ville fracassée.

EILLE

dans les yeux
et puis à
l'estomac

IL Y A UNE histoire derrière chaque photo. Et un peu plus encore : une relation, comme un pacte établi entre la photographe et les personnes captées par l'objectif. C'est important à dire, surtout quand il s'agit d'une fausse évidence. En ces temps de selfies et d'images volées dans le stress du cliché à poster vite fait, la démarche de Yohanne est tout autre. *Respect*, comme le chantait Aretha Franklin.

C'est seulement après qu'au fil des rencontres se dessine une vue d'ensemble. Une sorte de portrait collectif qui ouvre l'horizon, qui donne à voir une cité invisible. Une ville niée, une ville sans nom. Une ville dont les édiles s'acharnent à avorter l'histoire.

Une fois épuisé l'essor colonial du port de Marseille, les ex-colonisés ont inventé d'autres échanges avec l'autre rive. Ajoutant une couche au mille-feuille d'une réalité rarement assumée : Marseille vit et respire par ses habitants, par ses classes populaires, par ses étrangers. Ce fut l'âge d'or du bazar de Belsunce. Ni la chambre de commerce, ni la mairie n'ont su s'en réjouir. Pis, elles ont refoulé cette activité loin des yeux loin du cœur.

Chômage de masse, ségrégation territoriale, spéculation... En réponse à l'abandon, les quartiers ont fait feu de tout bois : débrouille, solidarités informelles, petits trafics. Les autorités ont d'abord fermé les yeux, croyant acheter, en parallèle au tissu associatif et aux réseaux clientélares des élus, une paix sociale à peu de frais.

Mais le déni enfante des monstres. Les minots se font des films de fric et de sang. Les marchands de sommeil couchent leurs locataires sous les décombres. Avec des rues requilifiées et des gratte-ciel pleins de vide, des marinas et des casinos fantasmés, des usines à touristes et des musées, les élites vendent une ville qui n'existe pas.

Pendant ce temps, pas à pas, cité par cité, parole sur parole, la vraie vie s'entête et se réinvente. C'est ce que montrent, en douce, les images de Yohanne. *Respect*.

PAR BRUNO LE DANTEC



La Maurelette

Ce sont deux cousins. Ils me demandent de les photographier là, sur la place centrale de la cité de la Maurelette, au milieu des parpaings disposés ainsi pour qu'ils ne jouent ni au foot ni en scooter. C'est l'image d'un été à Marseille, de l'enfance empêchée au sein d'une architecture pensée comme contraignante.

Le balai

Sur l'esplanade du Mucem, j'ai vu cette fille. Affairée à autre chose, je n'ai pas le temps de faire la photo. Mais l'obsession guette, et je reviens. Je retombe sur la fille. Elle veut bien être photographiée, mais sans qu'on la reconnaisse. Moi, ce qui m'intéresse, ce sont les cheveux, la tenue de travail, le balai. Je mets en scène sur le sol minéral écrasé de soleil.



Boulevard National

Il faut trouver une image qui raconte la grande cicatrice de la ville. Elle existe, mais comment la représenter ? Je sais le boulevard National et l'autoroute Nord qui passe par-dessus, la lumière de midi... : ce sera la blessure. Il y a aussi les histoires transversales. Sur un poteau on lit « Abattu par un flic bourré », l'histoire d'un jeune du « Parc » tué dans une épicerie de nuit. Derrière moi les matelas sur lesquels les mineurs isolés dorment à la rue, les infra-lignes...

Cécilia

Beauté, elle m'a contactée pour que je la photographie, et je la photographie. À ce moment-là, elle n'a qu'un enfant, a vécu une vie de misère affective comme j'en ai rarement croisé, et me dit les plus belles choses sur l'amour que j'aie jamais entendues. Nous faisons ses photos, pas du tout comme celle-ci, et je lui en demande une pour moi, sur un toit en face des anciens abattoirs. Aujourd'hui elle a 20 ans.



Le Cité Bar

Le Cité Bar est un endroit qui m'impressionne, comme un bonhomme. Mon frère y joue aux cartes et c'est son ami qui tient le comptoir. Il accepte que j'y vienne. Il faut monter quelques marches et le café fait face à la cité Consolat-Mirabeau. Je choisis de montrer le bar depuis l'intérieur, et la vue imprenable. Comme beaucoup de lieux que je photographie, celui-ci a disparu. Aujourd'hui, c'est un coiffeur.



Kada et Chaïma

Sur la plage des Catalans, j'ai un poste d'observation privilégié. Une plate-forme en béton qui surplombe le sable. Elle aussi est en train de disparaître au profit d'un programme architectural pour riches. Je scrute les baigneurs, et ce jour-là je vois Chaïma. Elle se baigne habillée et tourne autour d'un garçon. La scène est fabuleuse. Je le regarde longtemps, et trouve enfin le courage d'aller les voir. Petit à petit je m'approche du couple, je leur demande si je peux faire la photo, comme ça, il ne faut pas qu'ils bougent. Et j'arrive à faire l'image espérée.

L'effondrement des Créneaux

En 2009, peur sur la ville. Sur 14 plans Anru (Agence nationale de rénovation urbaine), 11 sont concentrés sur le nord de la ville. La cité des Créneaux est une toute petite cité, elle ne regroupe que quelques bâtiments, mais certains disent que le trafic y est trop dense. Sans consultation, la cité sera rasée. Pas exactement rasée, mais grattée. Une pince vient manger les blocs, morceau par morceau. À l'arrière-plan, sur la gauche, le symbole de la future skyline marseillaise, dont les élites de la ville sont si fières, la tour de la CMA/CGM voit le jour. Aujourd'hui, pour n'importe quel Marseillais, il est compliqué de ne pas voir dans chaque effondrement, chaque parpaing qui tombe, les effondrements mortels de la rue d'Aubagne...

